

L' A M I

D E S

E N F A N S.

M O R A L E.





LE RETOUR
DE
CROISIERE.

DRAME EN UN ACTE.

*La Scene se passe à l'entrée du
Château de M. de Favieres, situé sur
le bord de la mer, à deux lieues
de Marseille.*

*Le fond du Théâtre représente le
Château. Il est bordé d'une terrasse,
d'où l'on descend dans le jardin,
qui vient aboutir au parc par une
grande allée.*

*La toile, en se baissant, sépare
le parc du jardin.*

P E R S O N N A G E S.

M. DE FAVIERES.

Mde. DE FAVIERES,

MELANIE,

CONSTANTIN,

ALEXANDRINE,

MINETTE,

} *leurs enfans.*

M. DE BLEVILLE, *fiancé de*
Mélanie.

M. ARMAND, *Précepteur des*
Enfans.

THOMAS, *Jardinier.*

FANCHON, *sa femme.*

COLIN, *leur fils.*

MATHURIN, *vieux Fermier.*

Troupe de jeunes Filles & de jeunes
Garçons du village.

Foule de Payfans.

LE RETOUR
D E

CROISIÈRE.
DRAME EN UN ACTE.

SCENE I.

THOMAS, COLIN.

THOMAS

*Est occupé à ratifier une alliance.
Colin accourt à perte d'haleine,
& se presse en tremblant contre son
pere).*

E_H bien, eh bien, petit drôle,
où cours-tu ainsi tout effaré ?

A 4

8 *LE RETOUR*

COLIN.

Ah ! mon pere, mon pere, je suis mort.

THOMAS.

C'est encore fort heureux d'avoir assez de voix pour le dire. Mais qu'est-ce donc ?

COLIN.

Un revenant ! un revenant !

THOMAS.

Un revenant en plein jour ? Je crois que tu veux te moquer de ton pere. Et quelle mine a-t-il ? d'une bête, ou d'un homme ?

COLIN.

C'est..... c'est fait comme un homme.

T H O M A S.

Imbécille que tu es ! C'est donc un homme. A-t-il une bouche, des yeux, des pieds, des mains ?

C O L I N.

Oui, une bouche, des yeux, des pieds, des mains, de tout cela, comme nous, & non pas comme nous pourtant.

T H O M A S.

Quels fots contes viens - tu me faire là ?

C O L I N.

Oh ! Si vous l'aviez vu ! C'est, Dieu me le pardonne, une ombre de Turc.

T H O M A S (*un peu effrayé*).

Une ombre de Turc ?

COLIN.

Oui, oui, mon pere. Vous m'avez fait voir des Turcs à Marseille. Eh bien, c'est la même chose. Une longue robe qui lui bat les talons, un manchon sur la tête, un couteau de cuisine à sa ceinture, une grande barbe grise, & un visage de mort sur le sien.

(On entend du bruit derriere la charmille).

Oh ! c'est lui, mon pere, c'est l'ombre, c'est le Turc. Sauvons-nous, sauvons-nous.

(Il s'échappe).

THOMAS *(avec un air d'inquiétude).*

Colin, Colin ! veux-tu bien revenir ?

(Colin, au lieu de se retourner, continue de courir de toutes ses forces. Thomas le poursuit ; mais comme son radeau lui échappe des mains, & s'embarrasse dans ses jambes, sa course est rallentie, & il ne peut l'atteindre).

Ce petit poltron, me laisser tout seul ! S'il disoit vrai, pourtant ! Je ne suis pas fait à des ombres de Turc, moi. Oh ! je ne resterai pas ici pour les attendre.

(Tandis qu'il se baisse pour ramasser son radeau, M. de Favieres, en longue robe rouge, avec un turban sur la tête, & un masque sur le visage, s'approche de lui, & le saisit par la camisolle. Thomas, en se relevant, l'apperçoit. Il veut

fuir ; mais se sentant arrêté, il se met à crier avec effroi) :

Au secours ! au meurtre ! un Revenant ! un Turc !

SCENE II.

M. DE FAVIERES, THOMAS.

M. DE FAVIERES

(Lui mettant la main sur la bouche, & cherchant à lui imposer silence).

EH bien, Thomas, ne fais donc pas l'enfant. Est-ce que tu ne me reconnois-plus ?

THOMAS (*sans le regarder*).

Il n'y a que Satan qui puisse te
connoître. Je ne suis pas de ta clique.

M. DE FAVIERES.

Ah ! je vois ce que c'est. (*Il
ôte son masque*). Regarde moi à
présent.

THOMAS (*le visage caché dans ses
mains*).

Moi, regarder votre effroyable
visage ! Laissez - moi aller, ou je crie
dix fois plus fort.

M. DE FAVIERES (*tâchant de lui
séparer les mains*).

Que crains-tu de moi ?

THOMAS.

Finissez. Vous allez me rôtir.

Oh ! comme vous brûlez !

M. DE FAVIERES (*lui lâche les mains*).

Es-tu fou, Thomas ? Remets-toi donc, mon ami. Est-ce que ma voix ne t'est plus connue ?

THOMAS.

Je la connois bonne à faire mourir de peur.

M. DE FAVIERES.

Regarde - moi seulement à travers tes doigts.

THOMAS.

Eh bien, oui ; mais reculez-vous.

M. DE FAVIERES (*s'écartant de lui*).

Tiens, te voilà fatigait.

THOMAS (*se reculant aussi*).

Etes-vous bien loin ? Attendez.

(Il écarte un peu ses mains, & le fixe).

Que vois-je ? Monseigneur ! est-ce vous ?

M. DE FAVIERES.

Eh oui, mon cher Thomas, c'est ton Maître.

THOMAS (se découvrant un peu plus le visage).

Etes-vous bien sûr au moins de n'être pas son ombre ?

M. DE FAVIERES.

Mais je ne te reconnois plus à mon tour, toi que j'ai vu autrefois si brave & si gaillard.

THOMAS (le visage tout-à-fait découvert, & le regardant encore)-

Oh ! oui, c'est bien vous à présent.

(Il tombe à ses genoux, & les embrasse).

O mon cher Maître! pardon de ne vous avoir pas reconnu tout de suite.

(Il se relève).

C'est mon benêt de fils qui m'avoir fourré ces frayeurs dans la tête.

(Prenant un air fanfaron).

Un revenant! Oh bien, oui, comme si je croyois aux revenans, moi.... Mais, Monseigneur, où diantre avez-vous chauffé ce grand vilain bonnet? Savez-vous qu'il ne faut pas se jouer avec ces habits de païen? Si vous alliez rester Turc pour toute votre vie! Tenez, je me rappelle fort bien avoir entendu conter cent fois à ma mere qu'elle
avait

DE CROISIERE. 17

avoit vu quelqu'un qui avoit entendu
dire de tout tems dans sa famille.....
Oh! ce que je vous dis là est vrai
au moins.

M. DE FAVIERES.

Bon! bon! tu me raconteras un
autre jour ton histoire. Sommes-
nous seuls?

T H O M A S.

Oui, vous & moi; car ce sot de
Colin ne s'avisera pas de revenir.
Il a peur, lui. Voyez pourtant!
vous n'aviez qu'à être un Esprit;
il vous auroit laissé tordre le cou à
son pere.

M. DE FAVIERES.

Ma femme, mes enfans & leur
récepteur, sont ils toujours ici?

Février 1783.

B

T H O M A S.

Eh sûrement. Ils sont restés pour vous préparer une fête à votre retour. Oh! comme ils vont être contents! Attendez, attendez. Sot que je suis, de ne pas courir leur apprendre cette nouvelle, & la répandre ensuite dans tout le village! (*Il veut sortir*). Allons Thomas, allons, mon ami.

M. DE FAVIERES (*le retient*).

Doucement, doucement. C'est précisément ce que je ne veux pas.

T H O M A S.

Comment! Est-ce que vous ne feriez pas de la fête qu'on célèbre pour la paix? C'est à cause de vous qu'on l'a retardée. Tous les vil

DE CROISIERE. 19

lages voisins ont déjà fait leur feu de joie.

M. DE FAVIERES.

Nous ferons aussi le nôtre; sois tranquille.

THOMAS.

Pardienne, nous en ferions pour vous tout seul, quand vous n'auriez pas mené la paix avec vous. Vous êtes un si bon Seigneur, & nous vous aimons tant dans le village! Toutes les cloches devroient être en branle déjà. A quoi s'amuse le Carillonneur?

M. DE FAVIERES.

Mon cher Thomas, un peu de patience. Je paroîtrai bien quand il en sera tems.

T H O M A S.

Voilà qui est fort aisé à dire.
Mais je vais crever d'impatience,
si cela dure.

M. DE FAVIERES.

Et moi, tu me fais mourir de
la peur de ton indiscretion. Ne va
pas me ravir la joie que je me
suis promise. Veux-tu que, pour
ma bien-venue, je sois obligé de
te congédier ?

T H O M A S.

Oh ! que dites-vous ? S'il ne tient
qu'à cela, je ferai muet comme
un poisson. C'est bien mal à vous
pourtant de nous laisser plus long-
tems dans l'inquiétude. Nous vous
croyions pris ou noyé, de ne pas

vous voir revenir. Vous ne savez pas tous les soupirs que cette crainte nous a coûtés. O mon bon Maître ! si nous vous avions perdu ! s'il nous avoit fallu marcher aux fêtes de la paix en longs crêpes, & en habits de deuil ! Je frissonne, seulement d'y penser. Nous aurions mieux aimé encore la guerre pour dix ans, & ne pas vous perdre.

M. DE FAVIERES.

Que je suis sensible à ces témoignages naïfs de ton attachement ! Quelle joie plus touchante encore ils me font espérer en rentrant dans ma famille !

THOMAS.

Eh bien, que n'y venez-vous tout de suite ?

M. DE FAVIERES.

Non, te dis-je, mon ami. Je veux doubler ce plaisir par une vive surprise. Fais-moi seulement parler au Précepteur de mes enfans.

THOMAS.

A M. Armand?

M. DE FAVIERES.

Oui ; je lui ai écrit de Marseille pour le prévenir. Lui & toi, vous ferez les seuls du mystere. Mais chut ! j'entends venir quelqu'un par cette allée.

*(Il va se cacher derriere la char-
mille).*

De la discrétion, Thomas.

SCENE III.

THOMAS (*seul*).

OUI, de la discrétion? il n'est pas difficile d'être discret quand on n'a rien à dire. Mais quand on fait tout ce que je fais? Ce secret là, je sens déjà qu'il m'étouffe.

(*Il se retourne, & apperçoit M. Armand*).

Dieu soit loué! il m'envoie du moins à qui parler.

S C E N E IV.

THOMAS, M. ARMAND.

THOMAS (*courant vers lui*).

DE la joie! de la joie, M. Armand! Nous avons la paix; nous avons Monseigneur; nous vous avons; vous m'avez.

(Il jette son bonnet en l'air).

M. ARMAND.

M. de Favieres est ici ?

THOMAS (*avec un air important*).

Je voudrois bien qu'il n'y fût pas, quand je vous le dis. Je suis, comme vous, de la manigance.

S C E N E V.

M. DE FAVIERES,
M. ARMAND, THOMAS.

M. DE FAVIERES (*sortant de derrière la charmille*).

VOILA mon secret bien placé!
Vraiment, Thomas, je n'aurois eu
qu'à me fier à toi!

(*Il court vers M. Armand qui
l'embrasse*).

Mon cher Armand, que je suis
aise de vous revoir!

M. ARMAND.

O Monseigneur, quel jour de
fête pour nous!

M. DE FAVIERES.

Pourvu que Thomas, avec sa joie folle & son bavardage, n'aille pas renverser tous mes projets.

THOMAS.

Ne m'aviez-vous pas dit que M. Armand étoit du secret? Est-ce que j'en ai sonné le moindre mot à qui que ce soit dans le monde?

M. ARMAND.

Oui, parce que tu n'as vu personne que moi.

M. DE FAVIERES.

Ne perdons pas un moment. Il faut, mon cher Thomas, que tu me caches dans ta cabane, jusqu'au moment où je veux me montrer.

T H O M A S.

Je ne demande pas mieux. Venez, venez, vous y ferez bien reçu.

M. A R M A N D.

Ce n'est pas tout. Il faudra poster ton fils en sentinelle, pour qu'on n'aille pas instruire Madame, ou les enfans.

M. DE F A V I E R E S.

Oui, & sur-tout ne laisser entrer personne chez toi.

T H O M A S.

Mais si Madame s'y présente, ou bien quelqu'un de vos enfans, je ne peux pas leur fermer la porte sur le nez. Cela ne seroit guere poli.

M. A R M A N D.

Bon ! Un homme fin comme toi saura bien trouver quelque prétexte pour les écarter.

T H O M A S.

Vous avez raison, je vais faire le bec à ma femme.

M. A R M A N D.

Ne va pas oublier les bouquets.

T H O M A S.

N'ayez pas peur. Ce n'est pas pour rien que nous sommes en Provence. On ne fera pas grace au moindre bouton. Dans ces jours de plaisir, les fleurs sont cent fois plus belles à nos chapeaux que dans nos parterres.

S C E N E VI.

M. DE FAVIERES, M. ARMAND.

M. DE FAVIERES.

CROYEZ-VOUS, mon cher Armand, que Mde. de Favieres ne soupçonne rien de nos préparatifs ?

M. ARMAND.

Il ne m'auroit pas été possible de les lui cacher. J'ai mieux aimé les faire de concert avec elle, en lui laissant croire qu'elle vous surprendroit agréablement par cette fête à votre retour. Je lui ai dit que votre croisière feroit peut-être encore prolongée. Elle ne charme les

ennuis de votre absence, qu'en s'occupant de tout ce qui peut faire éclater à vos yeux la joie qu'elle aura de vous revoir.

M. DE FAVIERES.

Ainsi donc, c'est moi qui lui donnerai la fête qu'elle compte me donner. Ah! mon cher Armand, que ne vous dois-je pas?

M. ARMAND.

J'espere que vous ferez content de nos soins. Tout le monde a voulu contribuer à vos plaisirs. J'ai aussi formé quelques jeunes filles, & quelques jeunes gens du canton. Ils savent déjà leur rôle à merveille.

M. DE FAVIERES.

Et moi pour compléter notre fête, j'amene le fiancé de ma fille, qui s'est couvert de gloire dans un combat contre les Algériens. Il est allé, avec douze hommes dans une chaloupe, enlever une tartane de ces brigands qui attaquoient un de nos vaisseaux de commerce. Ces habits font de leurs dépouilles ; & j'ai imaginé de les employer à notre déguisement, pour éviter d'être reconnus. Ah ! j'oubliois de vous dire que j'amene aussi de Marseille toute sorte d'instrumens. Je les ai laissés ici près à l'entrée du parc.

M. ARMAND.

Tant mieux, car nous n'avions que les Menétriers du village.

M. DE FAVIERES.

Je ferois fâché que rien manquât à notre fête. Je ne veux pas qu'il y ait aujourd'hui dans toute ma terre une seule créature vivante qui ne treffaille de joie. La plupart des fêtes ne sont que pour les riches. Il faut que des événemens comme celui-ci, où le pauvre est le plus intéressé, soient célébrés avec toute la solennité possible, pour lui en faire mieux sentir le bonheur. Il faut qu'il en conserve long-tems le souvenir, pour le retracer à ses enfans, & à ses petits-enfans. Il en vivra plus satisfait de son état, plus attaché à son Seigneur, à son Roi, & à sa Patrie.

M. ARMAND.

M. ARMAND.

O l'excellent homme ! toujours le même. Vous ne paroissez jamais , que tout ne respire auprès de vous la joie & la bienfaisance.

M. DE FAVIERES (*lui serrant la main*).

Eh mon ami ! ces plaisirs ne sont-ils pas encore plus doux pour celui qui les donne ?

(*On voit Colin qui s'avance tout doucement le long de la char-mille*).

Février 1783.

C

SCENE VII.

M. DE FAVIERES, M. ARMAND,
COLIN (*portant un panier de
fleurs à son bras*).

COLIN.

IL faut que ce revenant de Turc
ne soit pas si méchant. De quel
air d'amitié il parle à M. le Pré-
cepteur ! Il lui serre la main.

M. ARMAND.

N'entends-je pas quelqu'un ?

M. DE FAVIERES.

Oui. Je cours me cacher là der-
rière.

(*Il s'approche de la charmille, &
se trouve vis-à-vis de Colin, qui*

le regarde un moment en face, tout
tremblant, & tout-à-coup s'écrie
avec transport) :

Eh ! c'est mon parrein, mon bon
parrein !

(Il jette son panier à terre, s'é-
lance dans les bras de M. de Favieres,
lui baise les mains & les habits).

M. DE FAVIERES. (après l'avoir
embrassé).

Doucement, mon ami, douce-
ment.

M. A R M A N D.

Oui, Colin. Monseigneur ne
veut pas qu'on sache qu'il est ar-
rivé. Garde-toi bien d'en rien dire
à personne au moins.

COLIN.

Quoi ! ni à Madame, ni aux enfans ?

M. ARMAND.

C'est précisément à eux qu'il faut le cacher.

SCENE VIII.

M. DE FAVIERES, M. ARMAND,
THOMAS, COLIN.

THOMAS (*en entrant sans voir Colin*).

ALLONS, Monseigneur, vous pouvez me suivre.

COLIN.

Ce n'est pas moi qui l'ai dit à mon pere, toujours.

THOMAS (*appercevant Colin*).

Ah ! tout est perdu. Voilà ce drôle qui va jafer. Moi qui voulois l'envoyer en commission hors du village !

M. ARMAND (*caressant Colin*.)

Va, va ; je suis sûr qu'il fera tout au moins aussi discret que toi. N'est-ce pas, mon petit ami ?

C O L I N.

Oh ! laissez-moi faire. Je garde mon secret tout comme un autre. Ce ne sera pas la première fois.

T H O M A S.

Oui. Et quand cela t'est-il arrivé ?

C O L I N.

Et parguienne l'autre jour, quand

vous me roisâtes pour savoir qui
avoir dérobé les pommes du jardin.
Est-ce que je vous dis que c'étoit
moi ?

T H O M A S.

C'est toi qui m'as volé mes pom-
mes ? Attends, attends.

*(Colin se sauve dans les bras de
M. de Favieres).*

Oh ! tu me le paieras.

M. A R M A N D.

A la bonne heure , s'il parle de
Monseigneur.

M. D E F A V I E R E S.

Et s'il n'en parle pas , un louis
pour sa récompense.

T H O M A S.

Entends-tu Colin ? Un louis !

COLIN.

Bah ! Je l'aurois gardé pour rien,
pour l'amour de Monseigneur.

M. ARMAND.

Et pouvons-nous compter également sur la discrétion de ta femme ?

THOMAS.

Ma femme ? Dès qu'il y a du tripotage à se taire, vous verrez si elle jaserà. Je ne fais pas tant seulement le tiers de ce que son mari devrait savoir. Allons, allons. Toi, Colin, reste ici pour empêcher qu'on ne vienne nous surprendre. Mais s'il t'échappe un mot, gare les pommes. Je te coupe les oreilles avec le coutelas de Monseigneur.

(Ils sortent).

SCENE IX.

COLIN (*ramassant son panier & faisant un bouquet*).

SI l'on ne fait rien que de moi, l'on n'en saura guere. Mais Mlle. Mélanie, Mlle. Alexandrine, Mlle. Minette, M. Constantin ! Ces pauvres enfans ! Cela me fait de la peine qu'ils ne sachent pas que leur papa est ici. Si je le disois à l'oreille à Mlle. Minette ! Elle est bien de mes amies Mlle. Minette ! C'est la plus petite ; mais c'est la plus futée. Oh oui ! voilà qu'elle le diroit à Mlle. Alexandrine, Mlle. Alexandrine à M. Constantin, M.

DE CROISIERE. 41

Constantin à Gothon, Gothon à Mlle. Mélanie, Mlle. Mélanie à sa maman, & puis tout le monde feroit du secret. Un louis de perdu, & mes oreilles coupées. Oh! il vaut mieux faire le muet. Tant que je ne parlerai pas, je n'en dirai rien à personne, d'abord. (*Il frappe sur sa bouche*). Allons, te voilà clouée jusqu'à demain.

S C E N E X.

CONSTANTIN, ALEXAN-
DRINE, MINETTE,
COLIN.

CONSTANTIN

*(Frappant doucement sur l'épaule
de Colin).*

BONJOUR, mon ami.

ALEXANDRINE

*(Lui faisant profondément une
révérence moqueuse).*

Je suis la très-humble servante de
M. Colin.

DE CROISIERE. 43

MINETTE (*lui prenant la main d'un air d'amitié*).

Eh bonjour, mon petit homme.

(*Colin lui donne un bouquet, Minette le remercie*).

CONSTANTIN.

Te voilà seul ?

(*Colin lui répond d'un signe de tête*).

MINETTE.

Maman voudroit parler à ton pere.
Où est-il ?

(*Colin lui montre du doigt le côté par où Thomas vient de sortir*).

ALEXANDRINE.

Te moques-tu de nous ? Est-ce que tu ne fais pas parler ?

(Colin sans répondre fixe les yeux en l'air).

CONSTANTIN.

Mais parle donc.

ALEXANDRINE (*lui donnant un coup sur les mains*).

Ah ! je t'apprendrai à faire le plaisant.

MINETTE (*retenant Alexandrine*).

Doucement, ma sœur, ne fais pas de mal à mon petit Colin.

(Colin regarde Minette d'un air d'amitié).

CONSTANTIN (*d'un air impérieux*).

Il n'a qu'à parler, ou je le. . .
Est-ce qu'il est devenu muet ?

ALEXANDRINE.

Ou bien sourd ?

MINETTE.

Il lui est peut-être arrivé quelque malheur, n'est-ce pas mon ami ?

(Colin lui fait signe que non).

(Alors tous les enfans, excepté Minette, se jettent sur lui, le secouent, le tiraillent, le pincent, le chatouillent, en s'écriant tous ensemble) :

Oh bien, tu parleras, tu parleras, tu parleras, ou tu diras pourquoi.

MINETTE *(tâchant de les écarter)*.

Finissez donc, ou je vais me mettre avec lui contre vous.

ALEXANDRINE.

Le beau Champion qu'il auroit là pour le défendre !

MINETTE (*à Constantin*).

Mon frere , toi qui es l'aîné ,
fais-la finir , je t'en prie. Je vais
lui parler doucement , & j'en aurai
peut-être quelques paroles.

CONSTANTIN (*avec fierté*).

Non , je veux qu'il obéisse , quand
je lui commande.

MINETTE.

Laisse-moi faire. (*A Colin*).
Colin , mon petit Colin , réponds-
moi , je t'en prie , quand ce ne seroit
qu'un petit mot.

(*Colin lui sourit ; mais il lui fait
signe qu'il ne parlera pas*).

MINETTE.

Sais-tu bien que je me mettrai

DE CROISIERE. 47

aussi en colere contre toi ?——Mais non. Tiens, Alexandrine, va chercher son pere, puisque maman le demande.

ALEXANDRINE.

Oui, oui, je le dirai à Thomas, qui le fera parler peut-être.

(Elle veut sortir, Colin lui barre le chemin, en secouant la tête).

CONSTANTIN *(d'un air d'autorité)*.

Comment ! Est-ce qu'il ose arrêter ma sœur ? Attends, attends.

MINETTE *(retenant Constantin)*.

Tu vois bien qu'il ne lui fait pas de mal.——Eh bien, Colin, va donc chercher toi-même ton pere, et dis-lui d'aller parler à maman. Le feras-tu ?

(Colin lui fait signe qu'oui, & sort. Les enfans le suivent des yeux).

SCENE XI.

CONSTANTIN, ALEX.
ANDRINE, MINETTE.

ALEXANDRINE.

IL entend au moins, s'il ne parle pas.

MINETTE.

Je savois bien, moi, que j'en tirois ce que je voudrois.

CONSTANTIN.

Il a bien fait de s'en aller. Mais

il m'

DE CROISIERE. 49

il me le paiera, de ne m'avoir pas obéi.

(On voit dans l'éloignement Colin qui va chercher son pere, & lui dit d'aller trouver les enfans. Thomas s'avance).

MINETTE (le voyant venir).

Ah, bon ! voici Thomas. Nous saurons ce qui est arrivé à mon petit ami.

SCENE XII.

CONSTANTIN, ALEXAN
DRINE, MINETTE, THO
MAS.

*(Tous les enfans courent vers
Thomas, & sautent autour de lui)*

THOMAS.

BONJOUR, mon jeune Monsieur
bonjour, mes jolies Demoiselles
comment vous en va-t-il aujourd'hui.

MINETTE.

Fort bien, fort bien. Mais dis
nous, qu'a donc ton fils, mon pauvre
Colin ?

THOMAS.

Ce qu'il a ? Bon appétit, toujours.

MINETTE.

Il n'est donc pas malade ?

THOMAS.

Lui, malade ?

CONSTANTIN.

Il est donc bien obstiné.

ALEXANDRINE.

Ce petit vaurien s'est moqué de
nous.

MINETTE.

Ah ! quelle tête !

THOMAS.

Comment donc ?

MINETTE.

Je craignois qu'il ne fût devenu muet.

THOMAS.

Lui, muet ?

ALEXANDRINE.

Nous l'avons pincé, chatouillé, pas un mot.

THOMAS.

Est-il possible ? Il m'a bien étourdi de ses criailleries ce matin. Il ne tenoit qu'à moi d'avoir une belle peur.

CONSTANTIN.

Pour nous, il n'a pas daigné nous dire une parole.

THOMAS (*en souriant*).

Est-il vrai ? Ce petit coquin

DE CROISIERE. 53

Voyez la finesse ! Il a cent fois plus d'esprit que son pere.

M I N E T T E.

De l'esprit à ne pas parler ?

T H O M A S.

Dites-moi où il est allé prendre cette imagination ?

A L E X A N D R I N E.

Que veux-tu dire ?

T H O M A S.

Et puis, qu'on vienne nous chanter que le monde va de mal en pis ! Les enfans ont, morguienne, au tems qui court, plus d'avise-ment que toute leur famille.

A L E X A N D R I N E.

Ils font, je crois, devenus fous

tous les deux. L'un qui ne parle pas, & l'autre qui parle sans nous répondre.

THOMAS.

Oh ! il favoit bien ce qu'il ne disoit pas, & je fais bien ce que je dis.

ALEXANDRINE.

Nous ne le savons guere, nous autres.

THOMAS.

Il n'y a pas grand mal. Mais où est Madame ? Colin m'a dit qu'elle me demandoit.

CONSTANTIN.

Il te l'a dit ?

MINETTE.

Il parle donc ?

DE CROISIERE. 55

CONSTANTIN.

Oh bien, s'il parle, je vais le faire parler, moi.

ALEXANDRINE.

Allons, allons.

THOMAS.

Oui, oui allez. Il s'est lâché dans le parc. Vous ne lui verrez seulement pas les talons. Il a des jambes, s'il n'a pas de langue.

(*Constantin & Alexandrine sortent*).

S C E N E XIII.

MINETTE, THOMAS.

MINETTE.

O mon cher Thomas, dis à Colin, je te prie, de parler un peu, seulement pour moi. J'aime tant à causer avec lui !

THOMAS.

Oui, oui, laissez-moi faire. Je lui parlerai, il vous parlera, & nous nous parlerons tous bientôt. Oh ! qu'il y aura de gens à parler !

MINETTE.

Bon ! bon ! Je vais courir après

mon frere & ma sœur pour empê-
cher qu'on ne le tourmente.

(Elle sort).

S C E N E X I V .

THOMAS (*seul*).

J'AI bien fait, je crois de l'en-
voyer un peu loin. Ces marmots
l'auroient tant houspillé, qu'ils lui
auroient fait dire son secret. Avez-
vous jamais rien vu de si malin,
pourtant? Ne pas parler, de peur
de rien dire. On ne peut pas être
plus retors que ça. Mais voici Ma-
dame avec Mlle. Mélanie. Allons,
mon ami, prends garde à toi. Un

homme & son secret aux prises
avec deux femmes, il y a là de quoi
batailler.

S C E N E X V.

M^DE. DE FAVIERES,
MELANIE, THOMAS.

M^de. DE FAVIERES.

E^H bien, Thomas, il faut donc
que je vienne te chercher? Il y a
une heure que je t'ai fait appeller
par mes enfans.

THOMAS.

Eh oui, Madame, je courrois
aussi près de vous.

Mde. DE FAVIERES.

C'est qu'il faut tout préparer comme pour la fête. M. Armand vient de me dire qu'il desireroit en faire aujourd'hui une répétition générale. C'est peut-être pour adoucir mes ennuis ; mais il m'assure que mon époux ne peut tarder à revenir. Cette idée, qui semble encore rapprocher son retour. . . .

T H O M A S.

Il n'est peut-être pas si loin qu'on le pense. Que diriez-vous ? . . .
(*en se détournant*) Chut ! Qu'allois-tu dire toi-même, Thomas ?

Mde. DE FAVIERES.

Est-ce que tu aurois appris de
ses nouvelles ?

T H O M A S.

Pardienne oui, de ses nouvelles ?
C'est bien plus sûr encore ce que
je fais. (*A part*). Où diantre me
fuis-je enfourné ?

M E L A N I E.

Que veux-tu dire, Thomas ?
Explique-toi.

T H O M A S.

C'est que. . . . Tenez, comprenez-
vous ? . . . Quand le marché est fini,
je reviens à grand pas vers notre
ménage : encore n'ai-je pas une
femme comme vous, Madame, ni
une fille comme Mlle. Mélanie. (*A
part*). Peste ! ce n'est pas mal s'en
tirer, je crois. (*Haut*). Ainsi, par
semblance du cas, je vois que

DE CROISIERE. 61

Monseigneur galoppe vers ici. C'est clair ça ; demandez.

Mde. DE FAVIERES.

Ah ! quand viendra cet heureux moment, où je pourrai le presser contre mon sein, & le retenir dans mes bras ?

THOMAS.

Que fait-on ? Je vais toujours me dépêcher : ça le poussera peut-être. Si chaque coup de mon râteau étoit un coup de fouet pour son cheval ! Je ne menagerois pas non plus celui de votre fiancé, Mlle. Mélanie. *(Mélanie sourit).*

Mde. DE FAVIERES.

Voilà qui est fort obligeant de ta part, mon cher Thomas.

T H O M A S.

C'est que j'ai de la peine de vous voir tristes. Vous êtes comme des fleurs après une ondée du printemps, belles à travers les larmes. Viendra un jour de soleil qui séchera tout ça, & qui vous rendra plus belles encore. Allons, de la joie, de la joie! Voici M. Armand qui semble bien joyeux, lui.

SCENE XVI.

Mde. DE FAVIERES, MELANIE,
M. ARMAND, THOMAS.

M. ARMAND.

Tout va bien, Madame. J'ai
envoyé rassembler les jeunes filles
& les jeunes garçons du village qui
doivent figurer dans notre fête:
elle est prête à commencer. Je fus
très-satisfait hier de l'ordre & de la
précision qu'ils mirent dans leurs
exercices, & j'espère que la répé-
tition générale d'aujourd'hui pourra
vous plaire, si vous nous faites
l'honneur d'y assister.

Mde. DE FAVIERES.

Je ne me priverai point assurément d'un si doux plaisir. Je m'en promets beaucoup à vous rendre ce témoignage de la satisfaction que j'ai de votre zele, de votre intelligence & de votre activité.

M. ARMAND.

Je ne pouvois, Madame, en recevoir un prix plus flatteur. Mais n'étois-je pas déjà payé de mes soins, par l'idée de seconder vos vues, & de prévenir celles de votre époux ? Il auroit été fâché qu'un événement si heureux pour ses vassaux n'eût pas été célébré d'une manière qui le fixât pour jamais dans leur souvenir.

Mde DE

DE CROISIERE. 65

Mde. DE FAVIERES.

Oui, voilà bien son noble caractère. Aussi, quelle douce idée je me fais de sa surprise & de sa satisfaction !

THOMAS.

Il ne fera peut-être pas le plus surpris, ni le plus content de l'avanture.

(M. Armand fait à Thomas un signe de silence).

Mde. DE FAVIERES.

Que veux-tu dire, Thomas ?

THOMAS (*embarrassé*).

Oh ! c'est que c'est que d'abord pour la surprise, je me doute que vous ferez bien surprise, vous,

Février 1783.

E

de le revoir frais & gaillard, tout rebondi de santé, de gloire, & de plaisir. Mlle. Mélanie fera bien surprise aussi de revoir son jeune fiancé. Je parierois ma bêche contre une de vos épingles, qu'elle en rougira comme une fraise. Nous serons vraiment bien plus surpris encore, nous autres ; car un bon Seigneur, ça surprend toujours.

M. ARMAND.

Ah ! Madame, que ce seroit un spectacle bien doux pour votre cœur de voir l'impatience avec laquelle on l'attend ! Je ne puis faire un pas dans le village, que tout le monde ne s'empresse à me questionner sur son arrivée. Je crois

DE CROISIERE. 67

entendre une nombreuse famille me demander son pere, son frere, son fils, son mari. Vous verriez les femmes, & jusqu'aux plus petits enfans, tresser des guirlandes, & les porter aux pieds de la statue que vous lui avez élevée dans le jardin. Imaginez quelle fera leur joie, lorsqu'ils le reverront lui-même.

Mde. DE FAVIERES.

Je conçois leurs transports par les miens. Mais quand reviendra-t-il ? Je tremblerai toujours jusqu'à ce que je le revoie.

M. ARMAND.

D'où naîtroient vos frayeurs ? Ce n'est plus le tems où la soif qu'il a

E 2

de la gloire pouvoit l'exposer à des dangers.

M E L A N I E.

Ah ! maman, vous rappelez-vous ces jours cruels où nous ne prenions que d'une main tremblante les nouvelles publiques ? Il nous sembloit voir son nom dans toutes les listes des morts & des blessés.

M. A R M A N D.

Ne vous livrez donc aujourd'hui qu'aux douceurs de l'espérance. Une paix heureuse ne nous laisse plus aucun sujet d'alarmes.

Mde. D E F A V I E R E S.

Oui, je la bénis cette paix céleste ; je la bénis au nom de toutes les meres, de toutes les épouses.

T H O M A S.

Et moi, au nom de tous les Jardiniers. Ah ! si vous aviez roulé, comme moi, votre corps dans le monde ! Tenez, pendant la dernière guerre d'Allemagne, j'y serois dans un jardin. Il vint de ces maudits houzards. Au bout d'une heure, il n'y avoit pas une seule haie sur pied dans tout le pays. Les Amour, les Jupiter, les Hercule, ils vous les prenoient par le nez, & leur faisoient lever les jambes en l'air. Tous ces Dieux-là auroient encore pu s'en aller au diable ; mais mes pauvres asperges ! mes pauvres melons ! ça me fendoit le cœur. Je n'étois pourtant que garçon de jar-

din. Aujourd'hui que je suis Jardinier en chef, figurez-vous si cela m'étoit arrivé. Je me ferois jetté la tête la première dans mon puits. Mais allons, nargue à ces démoniaques ! nous avons la paix. De la joie, de la joie ! Venez, M. Armand, nous allons arranger tout ça.

(Ils sortent).

S C E N E XVII.

Mde. DE FAVIERES, MELANIE.

Mde. DE FAVIERES.

LA gaieté du brave Thomas vient de se communiquer à mon ame. Je me trouve maintenant plus tranquille. Je ne sens plus que la douce émotion de l'espérance. Oui, Mélanie, mon cœur me l'annonce, nous allons bientôt les revoir.

MELANIE.

Hélas, maman ! je me réveille chaque jour pour me livrer à cette idée flatteuse, & chaque jour elle s'évanouit.

E 4

Mde. DE FAVIERES.

Nos murmures contre le Ciel sont presque toujours injustes. Combien je maudissois cette guerre cruelle, lorsqu'elle vint m'arracher mon époux ! Eh bien, la paix va me le rendre couvert de la gloire qu'il s'est acquise dans son expédition des Indes, chargé de la reconnaissance de ses concitoyens, dont il a protégé le commerce sur ces mers. Il revient lorsque sa présence est le plus nécessaire pour l'éducation de ses enfans. Il ramene avec lui l'époux que ton choix & le nôtre te destinent. Et nous pourrions encore nous plaindre d'une courte absence ? Ah, ma fille, com-

bien de femmes sur la terre en-
vient aujourd'hui notre fort!

MELANIE.

Oui, maman, je suis une folle;
mais vos bontés m'ont jusqu'à pré-
sent rendue si heureuse, que je ne
puis supporter la moindre altéra-
tion de mon bonheur.

Mde. DE FAVIERES.

Embrasse-moi, ma fille, & laisse
repandre à ta figure sa gaieté na-
turelle. Elle te sied si bien! N'al-
lons pas empoisonner, par un air
d'inquiétude, le plaisir que vont
goûter ces bonnes gens de nous
rendre les témoins de leur joie.

S C E N E XVIII.

Mde. DE FAVIERES, MELANIE,
CONSTANTIN, ALEXAN-
DRINE, MINETTE, MATHU-
RIN.

MINETTE (*courant vers sa mere*).

MAMAN, maman ! c'est le bon
Mathurin que je vous amene.

ALEXANDRINE (*qui la suit*).

Le voici, le voici !

(*On voit Mathurin qui arrive,
soutenu d'une main sur son bâton,
& de l'autre sur Constantin. En
appercevant Mde. de Favieres, il*

*veut doubler le pas ; il chancele.
Madame de Favieres & Mélanie
s'avancent vers lui).*

CONSTANTIN.

Appuie-toi plus fort sur mon
épaule. Va, tu ne me fais pas de
mal.

MÉLANIE.

Doucement, mon cher Mathurin.

M^{de}. DE FAVIERES.

Prends bien garde de ne pas
tomber.

MATHURIN.

Madame, on est venu chercher
nos enfans dans le village, avec
leurs habits de fête. Est-ce que
Monseigneur seroit arrivé ? Je ne
me le pardonnerois pas.

Mde. DE FAVIERES.

Non, mon ami, nous l'attendons encore.

MATHURIN.

Ah ! tant mieux. Et par où doit-il venir ? dites-le-moi. J'ai la tête assez bonne, mais les jambes me manquent. Il faut que je me mette en marche avant les autres, pour arriver en même tems.

Mde. DE FAVIERES.

Comment ? est-ce que tu voudrais aller à sa rencontre, foible comme tu l'es ?

MATHURIN (*avec vivacité*).

Si je le veux ? Quoi ! je resterois ici à l'attendre, quand il a couru toute sa vie au-devant de

mes besoins ? je me ferois plutôt
porter par mes enfans.

M E L A N I E.

Non, Mathurin, mon papa te
fauroit mauvais gré, je t'assure,
de t'exposer à cette fatigue.

M A T H U R I N.

Quand ce ne seroit pas pour lui,
ce seroit pour moi. J'ai besoin de
le voir. Il est comme le soleil,
qui ragaillardit ma vieillesse.

Mde. D E F A V I E R E S.

Mais, mon ami, à ton âge....

M A T H U R I N.

Mon âge fait que je lui ai plus
d'obligation que les jeunes. Ma-
dame, je le connois depuis plus

long-tems que vous. Combien de fois je l'ai mis à cheval sur ce bâton que voilà ! Il n'étoit pas si grand que M. Constantin, qu'il étoit déjà mon bienfaiteur. J'étois pauvre alors, & lui, il n'avoit que l'argent de ses plaisirs. Eh bien, il trouvoit encore le secret de me tirer de peine. J'avois beau ne lui dire que la moitié de mon embarras, il favoit en deviner plus que je ne lui en cachois. Dès qu'il put disposer de ses biens, il me fit présent de la chaumière que j'habite, & de quelques terres à l'entour. A chaque enfant que me donnoit ma femme, il ajoutoit, lui, de quoi le nourrir. Graces à sa bonté, je me suis vu en état de les élever tous, & de les établir

DE CROISIERE. 79

dans l'aisance. Aussi je les regarde comme faisant sa famille autant que la mienne, & je n'en trouve que plus de plaisir à les aimer.

Mde. DE FAVIERES.

Tu fais aussi qu'il a pour toi beaucoup d'attachement ? Il est peu de ses lettres où il ne me demande de tes nouvelles.

MATHURIN (*avec transport*).

Est-il vrai ? Mais oui, je le crois. Ecoutez donc, il me le doit, au moins. Il a fait du bien à beaucoup de gens dans sa terre ; il a relevé leurs chaumières renversées par l'orage ; il leur a fourni du grain dans de mauvaises années ; il a payé la taille pour eux ; je veux

qu'ils le bénissent, qu'ils le révérent ; mais je mourrois de chagrin, si je savois qu'après sa famille, quelqu'un l'aimât ici plus que moi. Ce que je dis là, c'est encore pour vous, Madame, & pour vous aussi, Mademoiselle.

(Madame de Favieres & Mélanie lui font des amitiés).

LES ENFANS *(sautant autour de lui).*

Et nous, Mathurin ?

MATHURIN.

Il faut bien que je vous aime, vous êtes ses enfans. Vous me faites pourtant fâcher quelquefois.

MINETTE.

Nous, te faire fâcher ?

MATHURIN.

DE CROISIERE. 51

MATHURIN.

Oui, vous avez pour moi trop de
soins, cela m'impatiente. On diroit
que je suis si vieux, si vieux !

MINETTE.

Oh que non ! tu es bien gail-
lard encore. Tiens, je veux t'ar-
ranger en Petit-Maitre. Voici mon
bouquet, je vais le mettre à ta
boutonniere.

ALEXANDRINE.

Donne-moi ton chapeau, que j'y
passe un ruban.

C O N S T A N T I N

*(Se levant sur le bout de ses
pieds pour atteindre à son oreille).*

Je te ferai donner une roquille
de notre bon vin.

Février 1783.

F

MATHURIN.

O cheres petites créatures ! vous êtes tout cœur, comme votre pere. Venez, venez, que je vous embrasse. Madame, vous pardonnez. . . .

Mde. DE FAVIERES.

C'est moi qui t'en prie. Rien n'est si doux à mes yeux que de voir mes enfans dans les bras d'un vieillard comme toi. C'est le tableau de l'innocence & de la vertu.

(Les enfans se jettent dans les bras de Mathurin, qui les embrasse & les presse contre son cœur. On entend un bruit de musique).

MATHURIN *(se relevant avec vacité).*

Qu'est-ce que j'entends ? Serait-ce Monseigneur ?

MELANIE.

Ah ! plût au Ciel !

Mde. DE FAVIERES.

Non, mon ami, ce sont les jeunes gens du village qui viennent faire une répétition de leur fête.

MATHURIN.

Oh ! je veux la voir. J'y figurais autrefois. A peine aujourd'hui pourrais-je la suivre. Permettez que j'aille me poster au pied de cet arbre. Je l'ai planté dans mon enfance. Nous étions alors du même âge. Il est à présent bien plus jeune que moi.

Mde. DE FAVIERES.

Non, Mathurin, je veux que tu viennes prendre place à mon côté.

M E L A N I E.

Oui , entre nous deux.

M A T H U R I N.

Moi , Madame , me faire cet honneur aux yeux de tout le village ?

Mde. D E F A V I E R E S.

Eh ! ne faut-il pas qu'il apprenne , par notre exemple , à respecter la vieillesse & la probité ? Viens , mon ami.

(Mde. de Favieres & Mélanie le conduisent vers un banc de verdure , & le font asseoir au milieu d'elles. Alexandrine & Minette arrangent ses habits. Constantin assure son bâton pour le soutenir).

DE CROISIERE. 85

MATHURIN (*en essuyant ses yeux*).

Pourvu que je n'aïlle pas mourir de joie avant l'arrivée de Monseigneur !

(*On voit entrer des deux côtés de la scene de jeunes garçons & de jeunes filles qui viennent se réunir deux à deux dans le milieu. Les jeunes garçons portent des fruits, des gerbes, des pampres de vigne; les jeunes filles, des agneaux, des tourterelles, & des corbeilles de fleurs. La marche commence, précédée des Menétriers du village. A la suite de la marche s'élève un olivier, au pied duquel s'entrelace une tige de lys. La troupe, après*

86 LE RETOUR

avoir défilé devant le banc où Madame de Favieres est assise avec ses enfans & Mathurin, porte les présens sur un gradin placé derrière l'olivier, tandis que les Menétriers se rangent sur un côté de la scène, en face du banc.

La ronde commence autour de l'arbre au son du tambourin & du galoubé).

LE 1er. MENETRIER.

*Air du tambourin des Vendangeurs :
Pour animer nos Chansons.*

Allons joyeux tambourin,
Amis, en cadence; (*bis en chœur*).
La Paix, sur un gai refrain,
Veut mener la danse. (*bis en chœur*).

DE CROISIERE. 87

UN JEUNE GARÇON.

Air : *Soleil, soleil, brillant soleil.*

O Paix ! ô Paix ! ô douce Paix !

Tu viens effuyer nos larmes :

O Paix ! ô Paix ! ô douce Paix !

Vois les heureux que tu fais.

La Guerre à nous opprimer

Avoit excité nos armes ;

Toi, du besoin de s'aimer,

Tu nous fais sentir les charmes.

O Paix ! &c.

LE 1er. MENETRIER.

Anglois, voici notre main,

Jetez là vos lances ; *(bis en chœur).*

Et sous des flots de bon vin,

Noyons nos vengeances. *(bis en ch).*

UN VIGNERON.

Air : *Je ris, je bois.*

Qu'il vienne un fier ennemi
Me présenter son défi ;
Je veux, armé d'un plein verre,
Coucher mon héros par terre.

La Paix ! la Paix !

Pour sa fête, buvons frais.

LE Ier. MENETRIER.

Pourquoi d'un fer assassin

S'entr'ouvrir la panse, *(bis en chœur).*

Lorsqu'on peut, dans un festin,

Crever de bombance ? *(bis en chœur).*

DE CROISIERE. 89

UNE JEUNE FILLE.

Air des Vendangeurs :

C'est donc demain que j'obtiens ma Lisette.

Lento.

Les yeux en pleurs, & dans nos champs
seulettes ,

Par nos soupirs nous appellions la Paix,
La Paix ! la Paix !

Allegro.

Elle a déjà réveillé nos musettes,

Et les plaisirs sont ses premiers bienfaits.

LE 1er. MENETRIER.

Allons gai, mon tambourin,

Pressons la cadence. (*bis en chœur*).

Vive en un même refrain

Angleterre & France ! (*bis en chœur*).

(*La ronde finie , les jeunes gens
vont prendre des bouquets , & les*

apportent à Madame de Favieres, à Mélanie, aux enfans & à Mathurin).

Mde. DE FAVIERES.

O mes amis ! je suis pénétrée de votre joie. Que ne donnerois-je pas en ce moment pour la voir partager à mon digne époux !

MINETTE.

Ah ! maman, s'il étoit ici ? N'est-ce pas Mathurin ?

MATHURIN.

Je crois que j'oublierois ma vieillesse pour danser de plaisir.

(Au même instant on entend le bruit d'une marche guerrière. La toile se leve ; on voit sur un piedestal M. de Favieres en habit algé-

DE CROISIERE. 91

rien, mais sans turban sur la tête. Son gendre est à sa droite dans le même déguisement. A sa gauche est M. Armand; & du même côté, Thomas, Fanchon & Colin.

Tout le jardin est illuminé. On apperçoit sur la terrasse des groupes de paysans, mêlés de matelots en habit algérien.

Les enfans se regardent tout ébahis. Constantin s'approche le premier, fixe un instant M. de Favieres, le reconnoit, & s'écrie):

Eh, c'est mon papa!

ALEXANDRINE & MINETTE (qui
le suivent).

Oh c'est lui! c'est lui!

(Madame de Favieres, Mélanie

Et Mathurin se levant à ces cris, balancent un moment, Et accourent. L'habit algérien de M. de Favieres, Et celui de M. de Bléville tombent alors à leurs pieds, Et les laissent voir en habits d'uniforme de marine. M. de Favieres s'élance le premier du piedestal, Et se précipite dans les bras de sa femme Et de sa fille, qu'il embrasse tour-à-tour).

Mde. DE FAVIERES.

O cher époux !

MELANIE.

Mon pere !

LES ENFANS (*le tirant par son habit*).

Mon papa ! mon papa ! embras-

DE CROISIERE. 93

sez nous donc, c'est bien notre tour, je crois.

M. DE FAVIERES.

Je voudrois vous tenir tous à la fois dans mes bras. O ma femme, ma fille, mes enfans !

Mde. DE FAVIERES.

Nous sommes encore trop bonnes de t'aimer, après le tour que tu nous joues. Mais d'où vient ce déguisement ?

M. DE FAVIERES ((présentant M.
de Bléville).

Tenez, voilà celui que vous devez gronder de toute cette aventure : ma femme, je le livre à ta vengeance.

(M. de Bléville baise la main de Madame de Favieres).

Sans le coup brillant qu'il a fait, je n'aurois pas songé à cette folie ; j'ai voulu vous le montrer dans son habit de victoire : je vous raconterai ses exploits. Ma fille, je te donne un jeune Héros.

M. DE BLEVILLE.

J'étois animé par votre présence ; & je ne voulois me présenter à Mademoiselle qu'après une action qui me rendît moins indigne de ses bontés.

(Il baise la main de Mélanie, qui lui sourit en rougissant).

DE CROISIERE. 95

M. DE FAVIERES (*se tournant vers Mathurin*).

Mais ne vois-je pas là mon vieux ami ?

(*Il court à Mathurin, & l'embrasse*).

MATHURIN.

Je ne pouvois parler tant j'étois ivre de joie. Je vous ai vu, mon bon Seigneur, je puis mourir aujourd'hui, je mourrai content.

M. DE FAVIERES.

Non, mon cher Mathurin, tu vivras. Je veux que ce jour te rajeunisse de dix années. Ma femme, je te remercie des honneurs que tu lui as rendus. Il n'est point dans le village un plus honnête homme, &

notre famille n'aura jamais un plus digne ami. D'ailleurs, c'est dans les jours de fête de la patrie qu'il faut honorer ceux qui lui ont rendu les plus vrais services.

(Il se tourne vers les autres paysans).

Et vous, mes enfans, que je me réjouis de vous revoir ! Me voilà fixé pour toujours parmi vous. La guerre m'a empêché de vous faire tout le bien que j'aurois désiré ; la paix va m'en fournir les moyens. Ne songeons qu'à nous rendre tous heureux les uns les autres. Vous me prouverez votre reconnoissance par votre bonheur.

(Un cri général s'élève).

Ah, le bon Seigneur que nous
avons

DE CROISIERE. 97

avons!—Qu'il vive, qu'il vive!.
—Vive notre bon Seigneur!

M. DE FAVIERES (*attendri*).

Et vous aussi, mes enfans, vivez
tous heureux; &, pour cela, pre-
nons de la joie. J'ai reçu votre fête,
je veux vous rendre la mienne:
nous ne manquerons pas de rafraî-
chissemens; tout est préparé.

M. ARMAND.

Madame, nous voulions surpren-
dre M. de Favieres, mais il est plus
alerte que nous.

THOMAS.

Ouf! on ne peut pas être plus
discret que moi, toujours.

COLIN.

Et moi, donc, mon pere?

Fevrier 1783.

G

MINETTE.

Ah, tu parles à présent ?

FANCHON.

Oui, vantez-vous bien vous autres. Je crois pourtant que personne n'a eu plus de mal que moi dans toute cette journée ; car je n'ai que ce mot à dire, & je suis la dernière à parler.

(Les paysans, au signal de M. de Favieres, prennent Mathurin dans leurs bras, & le portent sur le gradin placé derrière l'olivier. Une danse générale commence autour de lui. M. de Favieres s'y joint avec toute sa famille, au son d'une musique guerrière, interrompue, à certains intervalles, par le tambourin & le galoubé).

LA GUERRE ET LA PAIX.

M. DE FAVIERES, encore agité des douces émotions de la journée, ne put fermer l'œil que vers le milieu de la nuit : mais alors un sommeil profond, égayé par des songes gracieux, vint le délasser des fatigues de son voyage, & calmer le tumulte de ses esprits. Le lendemain, ses premiers regards rencontrèrent ceux de ses enfans, qui, debout en silence autour de son lit, attendoient le mo-

ment de son réveil. Il reçut leurs aimables caresses, les embrassa tendrement; & s'étant habillé à la hâte, il descendit avec eux dans le jardin.

La sérénité du jour dans une saison si nébuleuse pour les autres climats, le plaisir de revoir des lieux qu'il avoit cultivés de ses mains, la joie de se retrouver au sein de sa famille, après en avoir été si long-tems séparé, jusqu'au souvenir même des traverses qu'il avoit essuyées pendant sa vie, tout mettoit son cœur dans un état d'épanchement, dont ses enfans profiterent pour lui faire mille questions ingénues.

Il leur raconta ses longs voyages

aux extrémités du monde, les tempêtes qui l'avoient assailli, & les expéditions périlleuses où il s'étoit signalé. Il se plaisoit à leur peindre tantôt les solitudes profondes qu'il avoit pénétrées, tantôt les peuplades nombreuses dont il avoit observé dans ses passages, les coutumes, les mœurs & le caractère.

Il étudioit avec soin, pendant ce récit, tous les sentimens que ces diverses circonstances imprimoient tour-à-tour sur leur physionomie. Au moindre détail des dangers qu'il avoit courus, il sentoit ses genoux tendrement pressés par les deux petites filles : il leur échappoit des soupirs, & leurs yeux se mouilloient de larmes, tandis qu'un

rayon d'audace & de joie éclatoit sur les traits de Constantin. C'étoit sur-tout lorsqu'il entendoit raconter quelque action belliqueuse, qu'on voyoit s'enfler sa poitrine, & ses regards s'enflammer.

O mon papa ! s'écria-t-il enfin, si j'étois déjà grand, que j'aimerois la guerre pour me distinguer à mon tour comme vous !

M. DE FAVIERES.

Voilà un souhait bien cruel que tu formes là, mon ami.

CONSTANTIN.

Quoi donc ! n'est-ce pas au métier des armes que vous me destinez ?

M. DE FAVIERES.

Il est vrai, mon fils.

CONSTANTIN.

Et ce métier n'est-il pas nécessaire ?

M. DE FAVIERES.

Hélas ! oui, malheureusement. Il en est d'un Empire comme du corps humain. L'un & l'autre sont sujets à des maladies intérieures, & à des accidens étrangers. Le Médecin veille sur le corps de l'homme, pour prévenir les défordres qui pourroient survenir en lui par la fermentation de ses humeurs, ou pour le guérir des maux qu'il reçoit au-dehors par des atteintes nuisibles. De même le Guerrier veille sur le corps de l'Etat, soit pour arrêter les séditions qui

s'éleveroient dans son sein, soit pour repousser les attaques de ses voisins ambitieux.

C O N S T A N T I N.

Mais si mon métier est nécessaire, ne dois-je pas desirer de l'exercer ?

M. D E F A V I E R E S.

Que dirois-tu d'un Médecin, qui, pour avoir plus d'occasion de pratiquer son art, desireroit qu'une maladie dangereuse attaquât tous ses concitoyens ?

M I N E T T E.

O mon papa ! il seroit bien méchant !

M. D E F A V I E R E S.

Que dois-je donc penser de celui

qui, pour fatisfaire un mouvement d'orgueil ou d'ambition, appelle, par ses vœux, un fléau destructeur pour sa patrie ?

ALEXANDRINE.

Là, voyons, mon frere, qu'as-tu à répondre ?

CONSTANTIN.

C'est pourtant une belle chose que la guerre, quand on est Roi.

M. DE FAVIERES.

Et en quoi la trouves-tu si belle ?

CONSTANTIN.

C'est que d'abord on peut se rendre plus puissant.

M. DE FAVIERES.

Quand ce moyen de le devenir

seroit juste, crois-tu qu'il soit bien certain ? Figurez-vous, mes enfans, que les terres situées autour de la mienne forment de petits Etats, dont les Seigneurs sont autant de Souverains indépendans.

ALEXANDRINE.

Oui, comme les Rois de France & d'Angleterre ; comprends-tu, Minette ?

MINETTE.

Ne t'en inquiète pas, ma sœur ; j'entends à merveille. Eh bien, mon papa ?

M. DE FAVIERES.

Si je fais prendre les armes à mes vassaux pour enlever un champ au Seigneur de la terre voisine,

n'armiera-t-il pas les siens pour se défendre, ou même pour envahir à son tour quelque partie de mon domaine ?

MINETTE.

C'est tout naturel.

M. DE FAVIERES.

Me voilà donc plongé dans des inquiétudes continuelles, toujours occupé à méditer des surprises, ou à me garantir de celles de mon ennemi, craignant sans cesse de voir se réunir contre moi tous mes voisins, pour arrêter mes conquêtes, si je suis victorieux, ou pour se partager mes dépouilles, si je succombe.

C O N S T A N T I N .

Et la gloire que vous pourriez acquérir, en vous distinguant par votre valeur ?

M. D E F A V I E R E S .

Fort bien. Pour acquérir cette gloire imaginaire, j'irai compromettre le repos, les biens & la vie de ceux que je dois regarder comme mes enfans. D'ailleurs, mon rival pourroit se montrer encore plus habile que moi. Qu'aurois-je alors gagné à mon entreprise ?

C O N S T A N T I N .

Ce feroit à vous de former une troupe si nombreuse & si bien disciplinée, que vous fussiez sûr de la victoire.

M. DE FAVIERES.

Je pourrois toujours te répondre que mon voisin chercheroit sans doute, de son côté, à prendre les mêmes avantages, qu'il feroit peut-être plus heureux, & qu'il pourroit m'en coûter cher d'avoir réveillé en lui cette ardeur guerrière. Mais je veux que la fortune me favorise, & que la guerre étende mes possessions; ces conquêtes feront peut-être elles-mêmes la cause de ma ruine.

C O N S T A N T I N.

Comment donc, mon papa? Il me semble qu'elles ne serviroient qu'à vous enrichir. Avec une plus grande terre, vous auriez bien plus de revenu.

M. DE FAVIERES.

Eh mon ami! ce n'est pas de la mesure du fol que dépend la récolte, c'est du foin qu'on donne à sa culture.

ALEXANDRINE.

Sûrement. Voyez ces landes de M. de Bernay, qui sont de l'autre côté du grand chemin. Je ne donneroïis pas en échange un quart de notre verger.

MINETTE.

Je le crois bien. Elles ne produisent que des épines; & notre verger rapporte de si beaux fruits!

CONSTANTIN.

Mais qui vous empêcheroit de

cultiver ces terres que vous auriez conquises ?

M. DE FAVIERES.

Si j'ai perdu par la guerre une partie de mes vassaux, si les mains des autres sont employées à manier les armes, de qui me servirai-je pour labourer mes champs ? J'aurai cependant à faire subsister, dans l'intervalle, ces hommes arrachés à l'agriculture, & que j'exerce encore à la détruire. Pour les nourrir, il faudra que j'épuise le petit nombre de ceux qui resteront occupés à des travaux utiles. Si je les foule, ils quitteront leur patrie pour aller s'établir sous un maître plus pacifique & plus hu-

main. Je n'aurai donc plus autour de moi que des bras armés, qui, au moindre mécontentement, se tourneront contre ma tête.

CONSTANTIN.

Il est vrai que notre Précepteur m'en a déjà fait remarquer plusieurs exemples dans l'Histoire.

M. DE FAVIERES.

Supposons maintenant qu'au lieu d'inquiéter mes voisins, je travaille à me les attacher par les liens d'un commerce également avantageux pour nos peuples, & par mon attention à prévenir tout ce qui pourroit amener entre nous les plus légères divisions, tandis que j'encourage dans l'intérieur les progrès

progrès de l'agriculture & de l'industrie, & que je fais goûter à mes sujets les douceurs de l'aisance, les jouissances des arts, & la sécurité d'un gouvernement juste & modéré; ne ferai-je pas alors plus heureux moi-même par le bonheur de tout ce qui m'environne, que par l'orgueil de mes conquêtes? Et mon empire ne fera-t-il pas établi sur des fondemens plus solides, que si j'avois étendu ses limites pour l'affoiblir?

CONSTANTIN.

Mais, mon papa, vous compariez tout-à-l'heure un Royaume au corps humain. Notre corps prend de nouvelles forces à mesure qu'il gran-

Février 1783.

H

dit : un Royaume devoit donc aussi devenir plus puissant, à proportion qu'il s'accroît ?

M. DE FAVIERES.

Il le deviendrait sans doute, mon fils, si ces accroissemens se faisoient comme dans la nature, par une marche lente & mesurée, & non par de brusques révolutions.

ALEXANDRINE.

Expliquez-nous cela, mon papa, je vous prie.

M. DE FAVIERES.

Je puis vous le rendre sensible par un trait tiré de ton histoire, Constantin,

CONSTANTIN.

De mon histoire ? Je ne la croyois pas encore bonne à citer.

M. DE FAVIERES.

Te souviens-tu de ce morceau de gâteau que tu enlevas l'autre jour à ta sœur ? Qui te portoit à cette injustice ?

CONSTANTIN.

C'est qu'il me paroïssoit injuste à moi-même qu'une petite fille eût une portion presque aussi grande que la mienne.

MINETTE.

Voyez donc le grand homme !

M. DE FAVIERES.

Voilà en effet le prétexte de

tous les Conquérans. Mais qu'en arriva-t-il ? tu ne l'as sûrement pas oublié. Les alimens étant destinés à fortifier l'homme, il semble d'abord que plus il prendroit de nourriture, plus il devroit être vigoureux ; comme un Prince, en acquérant de plus grandes possessions, sembleroit devoir devenir plus puissant. Mais l'administration d'un Empire, ainsi que l'opération de notre estomac, se trouble & s'embarrasse, pour être trop surchargée. En te contentant de la portion que j'avois jugée suffisante pour toi, cet aliment bien digéré t'auroit donné de la vigueur. Ce que ton avidité te fit prendre au-delà de tes besoins, au lieu de te

fortifier, te jetta dans un état de foiblesse. Si ta sœur, usant de la violence que tu lui avois donné le droit d'exercer à son tour, étoit venue en ce moment t'enlever aussi ce que tu possèdes, toute petite qu'elle est, tu n'aurois pas eu la force de le défendre contre elle.

M I N E T T E.

Je le sentoîs bien; mais c'est que j'eus pitié de lui.

M. DE FAVIERES.

Les conquérans avides ne sont pas ordinairement si généreux envers leurs rivaux. Eh! s'ils l'étoient seulement envers leurs propres sujets, comment pourroient-ils penser, sans frémir, au nombre de

victimes qu'ils vont sacrifier dans le premier jour de bataille à leur vengeance ou à leur ambition ? Je voudrois qu'à la veille d'entreprendre une guerre, on suspendît dans leur Conseil un tableau qui en représentât toutes les horreurs ; que l'esprit continuellement frappé de ces terribles objets , ils entendissent , dans la solitude de la nuit, les hurlemens des blessés qui leur reprochent leurs souffrances, les cris de désespoir des meres & des épouses qui les accablent de malédictions , les clameurs de tout un peuple affamé qui leur demande du pain. Leur ame se laisse quelquefois attendrir à d'injustes sollicitations pour accorder la grace d'un cou-

pable ; & ilsignent , fans pitié , l'arrêt d'une mort sanglante pour des milliers d'hommes innocens. Un Roi sage emploie des années à méditer des projets utiles qui favorisent dans quelques parties de ses Etats la culture, le commerce, ou la population ; un siecle souvent s'écoule à les exécuter ; & eux, par la résolution précipitée d'un jour, ils dépeuplent leurs plus belles Provinces, arrêtent les travaux des campagnes, renversent les manufactures, arrachent au pauvre sa subsistance, en lui ôtant son travail, portent dans toutes les familles les allarmeres ou la désolation, bouleversent leur Royaume entier, & l'épuisent de ses richesses.

CONSTANTIN.

Cependant, mon papa, l'on disoit l'autre jour qu'il s'étoit fait à Marseille des fortunes considérables pendant la guerre.

M. DE FAVIERES.

Eh ! mon ami, voilà encore un mal de plus qu'elle produit. Sans parler des haines que l'inégalité des richesses fème entre les habitants d'une même ville, ces fortunes énormes enfantent un luxe qui porte la corruption des mœurs à son dernier degré. Le faste dont il s'environne, les jouissances qu'il procure, la considération honteuse qu'on n'ose lui refuser, engagent ceux de la même classe qui sont

moins riches, à l'afficher avec la même indécence, soit pour satisfaire leur orgueil, soit pour animer leur crédit. Ils emploient leurs richesses réelles à le soutenir, dans l'espoir des richesses imaginaires qu'ils se promettent. Pressés par la crainte prochaine de leur ruine, s'ils ne se hâtent de la prévenir par des moyens violens, ils forment les entreprises les plus hasardeuses, dans lesquelles ils exposent non-seulement ce qu'ils possèdent, mais encore la fortune de ceux qu'ils savent y intéresser par l'appât d'un gain trompeur. Leur chute enfin se déclare; mais cet exemple terrible n'intimide point la cupidité, qui se flatte d'un succès plus heu-

41

reux, en y employant plus d'artifice & de mauvaise foi. Dès que la probité cesse de régner, la confiance s'éteint, & le commerce périt par l'excès des richesses qu'il a produites.

CONSTANTIN.

Mais si l'Etat s'enrichissoit par la paix, n'auroit-on pas toujours le même malheur à craindre ?

M. DE FAVIERES.

Non, mon fils. Ce sont les fortunes rapides qui enivrent leurs possesseurs, & qui leur en font faire un usage si insensé. Les richesses acquises dans le cours ordinaire du commerce, sont le fruit d'un travail de plusieurs années. On ne

prodigue point légèrement le prix de ses longues sueurs : on le réserve pour être la récompense de son activité dans le délasement de la vieillesse. Les fortunes sont d'ailleurs plus égales ; & tout le monde est riche, sans que personne soit opulent. L'Etat ayant moins de besoins dans le calme dont il jouit, n'est plus obligé de fouler le laboureur. Il s'empresse au contraire de l'encourager, soit pour fournir au négociant les fruits qu'il lui demande, soit pour nourrir les étrangers qui viennent de toutes parts se jeter dans son sein. Un Empire ainsi fortifié dans l'agriculture & dans le commerce, devient imposant, même par son re-

pos. Ses voisins craignent sa puissance ; & au lieu de l'attaquer dans une guerre trop inégale pour eux, ils cherchent à le ménager, en établissant avec lui des relations nouvelles. Ces besoins rapprochent les peuples, éteignent les haines nationales, inspirent des sentimens de concorde & d'union. Le Prince n'a plus à s'occuper que du soin de prévenir les abus ; & il trouve des secours dans l'accroissement naturel des lumieres. La législation perfectionnée, fait naître l'ordre & la justice. Ces principes passent des particuliers aux gouvernemens mêmes. La raison s'établit entre les Empires. Les arts, les sciences & le commerce sont comme des

ponts jettés de l'un à l'autre, sur lesquels la paix & l'abondance se promènent sans cesse pour veiller au bonheur des nations qu'elles ont réunies.

CONSTANTIN.

Mais s'il n'y a plus de guerre, les soldats sont inutiles, & me voilà déjà réformé.

M. DE FAVIERES.

Non, mon fils. Un Etat sans défense seroit trop exposé par sa richesse même aux attaques de ses voisins. Il doit former des troupes dans la paix, s'il veut n'en avoir pas besoin pour la guerre. Mais, au lieu de les voir s'énervier dans

le libertinage & l'oïfiveté, il leur assignera des travaux capables de les occuper utilement, & d'entretenir leur vigueur. Elles remplaceront, dans les corvées publiques, le laboureur, qui n'abandonnera point sa charrue. Un lien de plus les unira à leur pays, par l'attachement qu'on a pour l'ouvrage de ses mains, & le noble orgueil qu'on sentiroit à le défendre. **L'Officier** chargé de conduire leurs bras, ne verroit plus, à la vérité, son nom dans des relations passageres, pour des exploits subordonnés, que l'Histoire néglige de recueillir ; mais il le graveroit sur une colonne au pied de la montagne qu'il auroit applanie, sur le bord d'un canal

ou d'un port qu'il auroit creusé, à l'ouverture d'un pont qu'il auroit construit. Le voyageur viendrait du fond de l'Europe contempler la hardiesse & la magnificence de ses travaux, ses concitoyens en béniroient les avantages, & la postérité la plus reculée en admireroit la solidité. Son habit ne reveilleroit plus des idées de meurtre ; il exciteroit la reconnoissance qu'on doit à ses bienfaiteurs, & le respect commandé par le génie. Les momens de son loisir seroient employés à étendre les sciences qu'il auroit cultivées, à éclairer le Gouvernement par ses observations sur l'état des différentes Provinces qu'il auroit par-

courges, l'homme enfin, par l'étude qu'il en auroit faite, en vivant au milieu de toutes les conditions. Retiré dans ses terres pour y jouir de l'honneur & du souvenir d'une vie utile, son activité se ranimerait encore pour la culture. J'ose me proposer pour exemple. Je puis avoir rendu quelques services à mon Prince par ma valeur ; mais je suis bien plus fier du bien que je crois avoir fait à ma patrie, en cultivant l'héritage de mes peres, & en vous donnant une bonne éducation. Je tâcherai d'expier le mal involontaire que j'ai fait à l'humanité, en foulageant mes vassaux dans leurs peines ; & je ne mourrai pas sans avoir rempli jusqu'au

qu'au tombeau les devoirs d'un bon Citoyen.

CONSTANTIN.

Mais, mon papa, ce que vous dites est si sensible ; pourquoi tous les hommes n'en font-ils pas frappés comme vous ?

M. DE FAVIERES.

C'est qu'ils ont été malheureusement élevés dans des préventions contraires, & qu'ils n'ont pas eu le courage de se désabuser. Les Philosophes n'ont jusqu'ici parlé qu'à des esprits trop obscurcis de préjugés pour entrevoir la vérité de ces principes. On n'en peut rien espérer qu'en les imprimant à des âmes neuves, capables de les rece-

Février 1783.

voir dans toute leur pureté. C'est dans l'enfance qu'il faut préparer l'homme à ce qu'il doit être un jour. C'est en lui inspirant de bonne heure des sentimens de droiture, de bienfaisance & de générosité, qu'on lui donnera le goût & l'habitude de les exercer dans l'âge de sa vigueur, & qu'on lui fera trouver sa gloire à contribuer de tout son pouvoir à la révolution générale qui paroît se faire vers le bien. Un jeune Prince, pénétré de ces nobles idées, instruit que la génération naissante en est pénétrée comme lui, pourroit, avec un caractère de justice, d'ordre & de fermeté, former un peuple nouveau, qui deviendrait le modele de tous les

peuples. Félicitez-vous, mes enfans, d'être nés en ces jours heureux, où vous êtes, dans l'Europe entière, les premiers objets des veilles du Philosophe ; où des femmes, malgré nos misérables préjugés, qui condamnent leur esprit, aussi juste que pénétrant, aux ténèbres, & leurs voix persuasives au silence, ont assez profité des lumières de leur siècle, de leur réflexion & de leur talent, pour travailler à former vos cœurs dans des ouvrages dignes d'être couronnés au nom de la nation. C'est peut-être à vous & à vos jeunes contemporains qu'est réservé le bonheur de voir s'effacer de la terre jusqu'aux dernières traces de l'injustice & de la barbarie. Heureux

moi-même, si, en répandant de plus en plus les premières notions de cette morale universelle, si simple & si sublime, je puis contribuer, en quelque chose, à préparer son regne fortuné !

EUPHRASIE.

EUPHRASIE (*à sa Poupée*).

E_H bien, Mademoiselle, vous ne voulez donc pas m'obéir ? Vous tiendrez toujours votre cou roide comme un piquet ? Tenez, voyez comme ces petits airs de tête me vont bien. Allons ! Oh ! que vous êtes mauffade ! Prenez-y garde, ne me faites pas mettre en colere. Je me fâcherai encore plus que maman, lorsque je battis hier mon épagneul.

Mde. DE SELIGNY (*qui a entendu ces derniers mots*).

Tu me paroïs un peu sérieuse, Euphrasie. Est-ce que ta poupée ne s'est pas bien conduite envers toi ?

EUPHRASIE.

Je lui montre comment il faut se donner des airs gracieux, & elle ne veut pas les prendre.

Mde. DE SELIGNY.

Je conviens qu'il est assez triste de prodiguer inutilement d'aussi utiles instructions. Mais tu parlois de te mettre en colere ?

EUPHRASIE.

Oh ! non. Je lui reprochois seulement. . . Vous avez peut-être entendu ce que je lui ai dit ?

Mde. DE SELIGNY.

Supposé que je n'en aie rien entendu, & que je te prie de me confier le sujet de tes entretiens, craindrois-tu de me mettre dans la confidence ?

EUPHRASIE.

Non, maman; je fais que les petites filles ne doivent avoir aucun secret pour leur mere.

Mde. DE SELIGNY.

Très-bien, mon cœur. Redis-moi donc ce que tu disois à ta poupée.

EUPHRASIE.

C'est qu'elle ne vouloit pas porter un peu de côté sa tête, & je lui disois que si elle refusoit de

136 *EUPHRASIE.*

m'obéir, je me mettrois en colere,
& que je me fâcherois encore plus
que vous, lorsque je battis hier
mon épagneul.

Mde. DE SELIGNY.

Tu penfes donc que je me mis
en colere ?

EUPHRASIE.

Vous ne me regardiez pas du
même œil qu'auparavant ; je pen-
sai que vous aviez de l'humeur
contre moi.

Mde. DE SELIGNY.

Ce n'étoit pas de l'humeur,
c'étoit de la tristesse ; car, d'abord
j'eus de la peine de voir que tu
faisois mal à ton chien : ensuite,
je craignis qu'il ne s'avisât de te

mordre, si tu continuois de le frapper. Je t'en avertis ; & comme tu semblois recevoir de mauvaise grace mes conseils, je tremblai de te voir devenir désobéissante ; & c'est pour cela que je fus si affligée, que les larmes m'en vinrent aux yeux. Tu te figuras alors que j'étois en colere. En colere ? Fi donc ! Je me ferois aussi mal comportée envers toi, que toi envers ton chien.

EUPHRASIE.

Mais vous n'êtes pas fâchée non plus de ce que je disois à ma poupée ?

Mde. DE SELIGNY.

Il y auroit bien quelque chose

138 *EUPHRASIE.*

à te dire au sujet de ces airs de coquetterie que tu voulois lui donner, & que tu commençois par prendre toi-même.

EUPHRASIE.

Je croyois, maman, en être plus aimable. La petite Aglaé m'a dit que ces tours de tête me feroient fort bien.

Mde. DE SELIGNY.

Il me semble que je dois en savoir là-dessus un peu plus que ton amie ; & je ne ferois pas du tout de son avis.

EUPHRASIE.

J'essayai pourtant hier des airs penchés devant le miroir, & je trouvai qu'ils m'alloient à merveille.

Mde. DE SELIGNY.

Tu penses donc que les contorsions & les simagrées puissent valoir les graces naturelles de ton âge ? Et puis tu ignores peut-être à quoi ces grimaces conduisent infailliblement.

EUPHRASIE.

Et à quoi donc, maman, je vous prie ?

M. DE SELIGNY.

A prendre le goût de l'affectation, & à mettre bientôt dans son cœur la même fausseté que l'on met dans son maintien.

EUPHRASIE.

Oh ! mon Dieu ! que me dites-vous ? Je suis bien heureuse de

vous en avoir parlé : je ferois peut-être tombée dans ce vice, sans m'en appercevoir.

Mde. DE SELIGNY.

Et moi, pleine de confiance en ta candeur, je ne m'en ferois peut-être apperçue que lorsque le mal auroit eu fait des progrès, & qu'il eût été bien difficile d'y porter du remede. Tu vois par-là combien il est important de te défier des conseils de jeunes enfans aussi inexpérimentés que toi-même, & de me consulter, de préférence, dans toutes les occasions.

EUPHRASIE.

Oh ! oui, maman, je vous le promets, puisque vous voulez avoir

EUPHRASIE. 141

cette bonté. Que ferois-je devenue, si vous m'en aviez fait le reproche devant toute une assemblée ! J'en ferois morte de honte.

Mde. DE SELIGNY.

Je suis obligée quelquefois de prendre ce moyen pour te rendre la leçon plus frappante ; mais nous pouvons former un arrangement pour t'épargner les humiliations publiques.

EUPHRASIE.

Ah ! je ne demande pas mieux. Voyons, quel est-il ?

Mde. DE SELIGNY.

C'est de m'obéir au premier coup-d'œil, lorsque je te ferai signe de faire ou de ne pas faire une

chose. Tu chercheras à réfléchir en toi-même, pour en sentir la raison. Si elle ne se présente pas à ton esprit, obéis toujours; & ensuite, lorsque nous serons seules, tu pourras me la demander; je me ferai un plaisir de te la faire comprendre.

EUPHRASIE.

Ah! maman, voilà qui est fort commode. Que vous m'allez épargner de chagrins & de sottises!

Euphrasie, pénétrée de la sagesse de cette instruction, ne se permit plus une action tant soit peu douteuse, sans avoir d'abord pris le conseil de sa maman. Elle parvint bientôt à lire dans le signe le plus léger, le parti qu'elle devoit

prendre dans toutes les circonstances où elle se trouvoit embarrassée. Peu-à-peu les tendres avis de sa maman, & ses propres réflexions, lui formerent une expérience au-dessus de son âge. Tout le monde étoit aussi surpris qu'enchanté de la prudence de sa conduite, & de la maturité de sa raison. Avant l'âge de douze ans, elle avoit acquis tout le bonheur qu'on peut goûter sur la terre ; savoir, la satisfaction intérieure de son propre cœur, l'attachement solide de ses amis, & la tendresse de ses parens.

F I N.



